NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER OCTOBRE 1913.

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS :

Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

1913

NOUVELLE-ORLÉANS, LE 1er OCTOBRE 1913.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Conférence sur le Pacifisme

Monsieur le Consul Général,
Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Lorsque, très gracieusement, le Comité du Programme de nos réunions mensuelles m'invita à faire une conférence à l'Athénée, en me laissant

le choix du sujet, j'avoue que je me trouvai tout d'abord très embarrassé et que j'hésitais à donner une réponse favorable. D'un côté je me sentais très flatté du grand honneur qui m'était fait, et de l'autre je me demandais s'il n'était pas plutôt téméraire à mon âge de faire entendre ma voix et d'émettre mes idées devant l'assemblée d'élite qui assiste à nos séances littéraires. Je savais que de nombreux conférenciers illustres avaient laissé d'ineffaçables souvenirs aux auditeurs distingués dont la présence a toujours rehaussé l'éclat de nos fêtes. Je n'oubliais pas que des sujets de tous genres avaient été discutés avec maîtrise par mes devanciers et que l'honneur d'être invité à faire une conférence à l'Athénée était à la fois très enviable et très redoutable. Je frissonnais tant soit peu à l'idée de la tâche que j'acceptais et de la lourde responsabilité que j'assumais en répondant "oui" à l'aimable demande qui m'était faite. Comme une embarcation frêle et légère ballottée par des vents contraires, sur une mer agitée, je ne savais quel parti prendre, et je devais cependant donner une réponse à brève échéance, lorsque tout à coup je me suis rappelé que cette conférence devait être faite surtout devant un auditoire composé en grande mesure de charmantes Néo-Orléanaises, qui, pour n'en être pas moins de fins connaisseurs et d'excellents critiques, possèdent cependant ce bon cœur et cette tendre indulgence qui font quelquefois dire au plus timide : "Je

tenterai l'aventure ". Sous l'inspiration de cette pensée la petite barque dont je vous parlais tout à l'heure a cessé de tourner sur elle-même au gré des vents, une brise plus forte que les autres — votre bon vouloir et vos sourires encourageants, mesdames — a gonflé sa voile, l'a dirigée vers ce port dans lequel elle entre maintenant, pour y jeter l'ancre et y séjourner un instant — les salons de nos aimables hôtes et le gracieux auditoire qui veut bien entendre cette conférence.

J'ai donc accepté de faire cette conférence et j'en ai de suite avisé le Comité du Programme, qui naturellement m'a posé la question : " Quel sera le sujet de votre conférence ? " Hélas, mon embarras me reprenait. Il fallait répondre et répondre vite. De nouveau j'ai vu paraître devant moi le spectre redoutable des sujets variés et difficiles si habilement traités par la série de conférenciers de haute valeur qui s'étaient fait entendre à l'Athénée. Je me sentais saisi de panique et j'étais sur le point de prier mes collègues de ne plus compter sur moi, quand soudainement s'est dressée dans ma pensée l'image d'une jeune vierge tout de blanc habillée, au visage calme et serein, au regard doux et bienveillant, tenant d'une main la palme de la Concorde et de l'Union, et de l'autre une couronne de lauriers dont elle semblait vouloir ceindre le front de tous ceux qui ont été les bienfaiteurs de l'Humanité en propageant de par le monde les idées d'Arbitrage et de Conciliation

Internationale. Cette vision, cette femme, c'était La Paix, et en galant chevalier j'ai alors juré de porter ses couleurs et de briser une lance pacifique en son honneur.

Et je suis heureux d'avoir choisi un sujet qui sied si bien à l'atmosphère de cette réunion. Me voilà en présence d'hommes éminemment pacifiques, puisque l'œuvre hautement littéraire à laquelle ils se consacrent ne peut réussir qu'en temps de paix. Me voilà aussi en présence de femmes chez lesquelles le mot Guerre évoque forcément les images les plus douloureuses qui puissent surgir dans leur esprit. Le thème sur lequel je vais discourir fait surtout vibrer la corde féminine, car pour la femme, appelée tout à coup à éprouver les vives et ardentes émotions, d'une mère, d'une fiancée, d'une épouse, d'une sœur, quel est le sujet qui puisse plus les intéresser que celui qui traite des moyens à adopter et des mesures à prendre pour supprimer à tout jamais le plus grand des fléaux, celui qui a si souvent et sans logique aucune brutalement ravi à la femme soit un fils, un père, un époux ou un frère, je l'ai dit, La Guerre effroyable et hideuse.

Certes je me rends bien compte que l'on peut m'objecter que le moment est bien mal choisi pour discuter un sujet comme celui que je me suis proposé. La voix tonnante des canons bulgares se fait entendre de jour en jour sous les murs d'Andrinople et dans les tranchées de Tchataldja à

quelques milles de la Capitale de l'Islamisme. Les dépêches nous apportent constamment les détails les plus circonstanciés sur les combats sanguinaires qui se livrent entre les alliés Balkaniques et les défenseurs du Croissant. C'était hier encore que l'Italie envahissait la Tripolitaine, et après plusieurs mois d'une guerre meurtrière annexait ce pays et proclamait sa suprématie sur les tribus arabes de la Lybie. Les conflits Hispano-Américains, Anglo-Boers et Russo-Japonais sont de date trop récente pour que nous ayons pu les oublier, et il semblerait que plus on a conseillé aux nations de vivre en paix plus elles se sont évertuées à se déclarer la guerre et à s'entr'égorger. Je vois donc un sourire sceptique se dessiner sur les lèvres de ceux qui ne croient pas à l'avènement de la Paix Universelle, et il me semble que ces mêmes personnes, à l'occasion, n'hésiteraient pas à déclarer que je suis un Don Quichotte du XXe siècle. Erreur profonde qui ne peut naître que de l'apathie ou du désir que l'on aurait de voir se prolonger une situation peu digne de la haute civilisation qui nous caractérise. Aux railleurs et aux sceptiques je réponds : " Puisque la guerre sévit en ce moment sur notre Globe, puisque nous en constatons tous les jours les horreurs et les ravages, puisque nous admettons qu'il est odieux que tant de vies si utiles à leur foyer et à leur patrie soient sacrifiées sur les champs de bataille de la Turquie d'Europe, d'un commun accord proclamons aussi souvent que

l'occasion s'en présente que la guerre est une institution barbare et qu'il y a lieu de la supprimer. C'est le grand mal des siècles dont nous avons hérité et nous sommes trop éclairés pour ne pas nous apercevoir que nous nous devons à nous-mêmes et aux générations futures de le combattre de toutes nos forces, de le flétrir et de le désigner à l'opprobre des nations humanitaires. Plus ce sujet de la Paix Universelle sera discuté, plus il en sera question dans nos réunions, au foyer et partout où nous nous rencontrons, plus nous remplirons le devoir sacré qui nous incombe de tendre la main à nos frères étrangers et de resserrer les liens d'amitié qui doivent unir les nations du monde, car il est une vérité profonde que l'on ne saurait oublier : l'homme n'a pas le droit de tuer son prochain, seul le Créateur peut rappeler à lui la créature.

La Paix Universelle et la route à suivre pour y arriver, sont des sujets trop vastes, trop étendus et trop complexes pour que l'on puisse les développer et les traiter à fond en une conférence comme celle que j'ai l'honneur de faire aujourd'hui. Et puis je n'ai nullement l'intention de me poser en autorité en la matière. Je vais cependant faire de mon mieux, d'abord pour vous parler un peu de l'Histoire de l'Œuvre de Paix et de Conciliation Internationales qui préoccupe aujourd'hui les grands peuples de notre globe, et ensuite je tâcherai dans la mesure de mes moyens de vous exposer quelques raisons pour lesquelles il est du

devoir de tout être civilisé de contribuer pour sa part et autant qu'il le peut à la réussite de cette œuvre grandiose qui a pour but principal de faire cesser toutes les guerres et de réunir les nations en un groupement à tout jamais harmonieux. tel que le comporte le haut degré de civilisation auquel elles sont arrivées au vingtième siècle.

A plusieurs reprises. mais généralement d'une façon spasmodique et non systématisée. il a été question du règne de la Paix parmi les nations, avant que des efforts sérieux et soutenus soient faits pour tâcher d'arriver à ce résultat. C'était surtout à la suite d'une guerre particulièrement meurtrière et dévastatrice que l'humanité semblait se soulever avec horreur et demander que l'on fasse à tout jamais cesser les conflits armés qui la dépouillaient de ses existences les plus chères et les plus précieuses. Mais cette agitation ne durait qu'un instant, bien vite les gouvernements réprimaient d'une main de fer un élan si peu propre à encourager leurs desseins politiques et leurs visées arbitraires. La guerre était considérée par la vieille diplomatie comme un mal parfois nécessaire, et pour arriver à en convaincre les peuples, cette même vieille diplomatie, profondément arbitraire et égoïste, leur parlait d'amour, de patrie, de foyer à défendre, de l'honneur de la nation, et d'une foule d'autres sentiments sacrés, auxquels ils faisaient appel sous les prétextes les plus faux et les plus néfastes. Le brave peuple ébloui de tout ce

qu'on lui racontait, comme Marlborough partait en guerre, sans le moindre souci, ne pensant qu'aux triomphes à obtenir et à la pompe dont s'entourait toujours le militarisme.

A la fin des guerres Napoléoniennes, au commencement du XIXe siècle, le carnage avait été si grand, l'holocauste si colossal, que l'on entendit de nouveau des gens qui demandaient que les différends entre nations se réglassent par tout autre moyen que par le fer. Ulm, Iéna, Wagram et Austerlitz avaient tout d'abord éclairé l'histoire d'un soleil éclatant et merveilleux, mais qui avec les années s'éteignait graduellement à l'horizon sanglant des champs de bataille qui portaient ces noms. On oubliait la victoire pour penser aux victimes. On commençait à trouver que c'était payer bien cher la gloire et le prestige militaires. On se rendait compte que l'existence humaine fauchée d'une façon si brutale et sur une aussi grande échelle était bien trop précieuse pour qu'on puisse y retrouver l'équivalent dans les quelques lambeaux de territoire que l'on avait conquis. Aussi des gens aux idées larges et libérales, au cœur généreux, et libres de toute attache gouvernementale, agitèrent la question de soumettre à l'arbitrage les différends qui s'élevaient entre nations. Au fer et au feu devaient succéder la justice et la paix. Mais c'était trop beau et surtout trop peu pratique au point de vue des diplomates et des hommes chargés de diriger les destinées des na-

tions. On traita alors, ceux qui avaient osé préconiser ces idées de visionnaires, de toqués, on les accusa même de manquer de patriotisme. Aussi leurs protestations demeurèrent vaines et l'Europe et l'Amérique, pendant le siècle qui vient de s'écouler, virent se déchaîner le Démon de la Guerre sur plusieurs parties de leurs continents et à plusieurs reprises. Les enfants de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, de presque toutes les nations Européennes, ainsi que les fils des Etats-Unis et du continent Américain sud, ont largement payé leur tribut à ce Moloch insatiable qu'est la Guerre, pendant le XIXe siècle.

C'est alors qu'un homme du peuple, un ouvrier, un être qui avait souffert et peiné avec les masses et qui, par conséquent, s'était bien rendu compte que l'humanité était déjà assez accablée de maux de tous genres sans qu'elle fût de temps à autre broyée et torturée par la Guerre, se fit élire par ses compagnons ouvriers au Parlement Anglais. Cet homme c'était William Randal Cremer, dans le cerveau duquel germa la première idée pratique qui devait être mise à exécution pour arriver à intéresser les nations à l'Œuvre de la Paix Universelle. Cremer depuis longtemps avait compris combien la guerre était une institution barbare et peu digne des enfants de ce siècle. Tout seul il décida qu'il demanderait à ses collègues de signer une lettre adressée au Président et au Congrès des Etats-Unis, dans laquelle il était dit

que les signataires constataient avec bonheur que plusieurs projets de loi avaient été déposés à la Chambre et au Sénat des Etats-Unis dans le but de faire aboutir des traités d'arbitrage entre le pays Américain et le leur, et ils s'engageaient à appuyer officiellement toute ouverture diplomatique faite à leur pays pour arriver à conclure des traités d'arbitrage par lesquels les questions pouvant amener un conflit entre les Etats-Unis et l'Angleterre devaient être soumises à l'arbitrage. Cremer rencontra une sourde opposition à son projet de la part de plusieurs de ses collègues, qui refusèrent catégoriquement de signer sa lettre. Elle fut cependant signée par des personnalités saillantes de la Chambre des Communes, qui se rendaient bien compte de la noble et belle idée qu'il y avait là et du grand service que l'on rendrait à l'humanité en appuyant l'effort de leur collègue. Armé de sa lettre, Cremer se rendit aux Etats-Unis, accompagné de quelques-uns de ses collègues, ne sachant quelle réception lui était réservée dans ce pays, car il n'était chargé d'aucune mission officielle ; il savait même que le Gouvernement Anglais n'approuvait pas sa démarche, dont les annales politiques Anglaises ne révélaient aucun précédent semblable. Il fut reçu par M. Grover Cleveland, le Président des Etats-Unis à cette époque, grâce à l'intervention officieuse d'un des grands apôtres modernes de la Paix Universelle, M. Andrew Carnegie. M. Cleveland reçut fort bien M. Cremer

et ses compagnons, mais là en restèrent les choses. Ceci se passait en 1887. Jusqu'à ce moment aucun effort systématique et sérieux n'avait été tenté afin d'intéresser deux ou plusieurs nations aux questions d'arbitrage et de paix internationale. Ce fut un parlementaire Anglais qui, bravant l'opinion publique de son pays et du pays auquel il se rendait, tâcha le premier d'obtenir que deux nations s'unissent par des traités d'arbitrage et donnassent ainsi le bon exemple aux autres nations. Cremer retourna dans son pays sans avoir obtenu de résultats sérieux. Mais il ne se découragea pas. Il jeta les yeux de l'autre côté de la Manche, sur cette nation qui a toujours accueilli avec bienveillance tous ceux dont la mission était de soulager l'humanité souffrante et écrasée — la France. Là son espoir ne fut pas déçu. En août 1888, ce courageux apôtre de la Paix rencontra un petit groupe d'hommes d'Etat Français de l'époque qui s'intéressait à son œuvre, et il leur soumit ses projets. Cette réunion avait lieu chez Jules Gaillard. Elle eut comme résultat que Cremer décida plusieurs parlementaires Français à prendre l'initiative et la direction de sa grande entreprise. Une lettre circulaire fut immédiatement adressée aux parlementaires Français, Anglais et Américains. Cette lettre portait en particulier le nom à jamais célèbre de Frédéric Passy, le fondateur du groupe parlementaire Français. Huit membres du Parlement Anglais et vingt-cinq membres du Parlement

Français se réunissaient à la suite de cette lettre au Grand Hôtel à Paris afin de discuter un projet de traité d'arbitrage à soumettre à la France, à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que ce petit groupe parlementaire n'a pas travaillé en vain, car aujourd'hui ces trois nations sont liées étroitement et pour le plus grand bien de l'humanité par des traités d'arbitrage qui ont été signés, à leur grande gloire, par M. Jusserand, le distingué Ambassadeur de France aux Etats-Unis, M. James Bryce, Ambassadeur d'Angleterre à Washington et M. Philander C. Knox, le Secrétaire des Affaires Etrangères des Etats-Unis.

De l'époque à laquelle le petit groupe des parlementaires Français et Anglais se réunissait au Grand Hôtel à Paris, à notre époque actuelle, 25 ans se sont écoulés, mais ceux qui faisaient partie de cette conférence bien modeste et bien minime et qui vivent encore aujourd'hui, peuvent contempler avec une joie et une fierté bien légitimes les résultats de leurs travaux. Car c'est bien de ce petit groupe qu'est parti le mouvement qui devait faire aboutir les traités dont je viens de vous parler. C'est aussi ce petit groupe vaillant et déterminé qui a créé l'association la plus puissante qui ait encore été fondée pour l'Œuvre de la Paix Universelle — l'Union Interparlementaire. Grâce à ce petit groupc parlementaire Franco-Anglais, l'année d'ensuite, en 1889, à l'époque de la grande

Exposition Française, à l'Hôtel Continental à Paris, se réunissait en séance plénière la première conférence interparlementaire sous forme d'organisation permanente. A cette réunion étaient représentés la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hongrie, l'Italie, la Norvège et les Etats-Unis. Il fut décidé à cette conférence que l'Union Interparlementaire se réunirait annuellement à la Capitale des différents pays qui avaient envoyé des représentants à ce Congrès. C'est ainsi que l'Union Interparlementaire a vu le jour à Paris, et depuis cette époque s'est réunie tous les ans à l'une des capitales des pays représentés dans l'Union.

Je me suis peut-être un peu étendu sur l'histoire de la genèse de l'Union Interparlementaire, mais je le crois, avec raison, car c'est cette Union qui par la suite a contribué le plus puissamment à la convocation des deux grands Congrès de la Paix à La Haye en 1889 et en 1907. C'est aussi grâce à cette Union Interparlementaire que les différents gouvernements étudient et examinent très sérieusement aujourd'hui des projets de traités de paix et d'arbitrage. Composée, comme son titre l'indique, de membres des différents parlements faisant partie de l'Union, ce groupe puissant qui atteint aujourd'hui le chiffre de plus de trois mille parlementaires, a levé l'étendard de la Paix, et s'est mis en marche vers la plus belle des conquêtes — une Ere Universelle d'Harmonie et de Conciliation. Et ce groupe interparlementaire

n'est pas le seul aujourd'hui qui prêche la paix et la concorde parmi les nations du monde. De nombreuses sociétés sur tous les points du globe ont été fondées dans le but de faire voir et comprendre aux enfants de ce siècle l'inutilité des guerres et le grand avantage que les nations auraient à soumettre leurs différends à un Tribunal International dont les décisions seraient suprêmes et finales.

L'Œuvre de Conciliation Internationale a été fondée par ce grand, cet illustre, cet infatigable apôtre de la Paix et de l'Arbitrage International, le Baron Benjamin d'Estournelles de Constant. M. d'Estournelles de Constant s'était créé une situation brillante dans le monde diplomatique et pouvait aspirer aux plus hautes destinées dans cette carrière, lorsqu'il lui vint à l'idée qu'il pouvait mieux propager ses idées de conciliation internationale et de fraternité universelle en faisant partie du Parlement Français. La grande et belle œuvre de la Paix, en sa qualité de philanthrope et de grand bienfaiteur de l'Humanité, lui était cent fois plus chère que ses ambitions personnelles, aussi n'hésita-t-il pas à abandonner la carrière diplomatique et à se faire élire au Sénat Français, afin qu'il pût avec plus d'efficacité et d'autorité faire entendre sa parole pour la Paix et la Concorde Universelles. M. le Baron d'Estournelles de Constant est le Godefroy de Bouillon de cette Croisade Moderne qui a été commencée pour sup-

primer à tout jamais le règne odieux de la guerre et pour y substituer celui de la paix rayonnante et sublime.

L'Angleterre a ses Cremer, ses Stanhope et ses Weardale. Lord Rosebery, Lord Roberts, le grand généralissime anglais, applaudissent aussi aux efforts qui sont faits pour établir sur des bases solides la Paix Universelle. La Hongrie, dans la personne de Louis Kossuth et dans celle d'Apponiyi, ces deux grands défenseurs des principes d'autonomie Hongroise, contribue de son côté très puissamment à l'Œuvre de la Paix. Pandolfi, d'Italie, Gobat, de la Suisse, Henri La Fontaine, de la Belgique, et Von Plener, d'Autriche, rendent aussi à tout jamais leurs noms illustres en travaillant avec un zèle infatigable au triomphe de la paix. Et une femme, à laquelle on a décerné le prix Nobel, la Baronne Von Suttner, a créé dans une des capitales les plus conservatrices et les plus autocrates de l'Europe, à Vienne, une société dont elle est la présidente depuis sa fondation et qui est composée des gens les plus illustres d'Autriche. Chez elle a vibré, comme je le disais tout à l'heure, le cœur d'une sœur, d'une fille, d'une fiancée et d'une épouse, elle a jeté un regard d'horreur et d'effroi sur les champs de bataille que lui a fait voir l'histoire des peuples, et elle a résolu de consacrer toute son influence et toute son énergie à la cause de la Paix Internationale.

Ici, aux Etats-Unis, celui dont le nom domine

en matière de paix universelle, est l'Honorable Richard Bartholdt, Président du Groupe Parlementaire aux Etats-Unis. Grâce à lui l'Union Interparlementaire s'est réunie en 1904 à St. Louis, au moment de l'Exposition Universelle qui avait lieu dans cette ville, et grâce à lui cette même Union a demandé au Président des Etats-Unis, à l'époque M. Théodore Roosevelt, de réunir en seconde conférence à La Haye les nations du monde. C'est aussi Bartholdt qui a fait adopter en principe par l'Union Interparlementaire cette mesure, qui est la seule par laquelle on puisse arriver à faire cesser toutes les guerres — l'Arbitrage Obligatoire. C'est lui aussi qui contribua puissamment à ce que le second congrès de La Haye adoptât aussi en principe ce même projet de loi internationale. Honneur à Richard Bertholdt, digne fils d'un pays de liberté, de fraternité et d'égalité.

Vouloir vous parler de tous ceux qui ont travaillé dans la bonne voie pour substituer au règne de fer celui du laurier de la Paix, serait une tâche à la fois trop longue et trop grande. Il suffit de vous dire qu'aujourd'hui on ne rit plus de l'effort de ces gens. Ce ne sont plus des hallucinés, des visionnaires — ce sont les bienfaiteurs révérés de l'humanité.

Et pourquoi la guerre ? Pourquoi s'entr'égorger impitoyablement ?

Depuis que le monde a été créé on prétend

que nous sommes devenus de plus en plus civilisés. Le sommes-nous en réalité ? Sous de certains rapports peut-être ; sous d'autres, je le dis avec conviction — nous n'avons rien à envier aux barbares. Nous parlons des nations anciennes comme nations de barbares, de sauvages, de primitifs. Voyons s'il en est réellement ainsi. En cette année mil neuf cent treize, nous nous glorifions des progrès énormes accomplis dans le domaine de la science et des arts, l'aviation, la télégraphie sans fil, l'électricité. l'autolocomotion, nous font dire que notre époque est sans rivale. C'est avec fierté que nous constatons ce que nos contemporains ont fait pour conquérir l'air, les distances et les mers. Nous nous frappons la poitrine avec orgueil et nous nous disons : "Quel siècle merveilleux. Comme nous sommes supérieurs à nos ancêtres. Nous avons accompli des miracles, des prodiges." Nous nous disons cela et nous sourions avec pitié en pensant à l'époque à laquelle vivaient nos premiers ancêtres. Mais sommes-nous en réalité aussi avancés que nous le croyons ? Avons-nous fait des progrès merveilleux ? Oui, sous quelques rapports, non, sous bien d'autres ; même à un certain point de vue nous avons fait un pas en arrière. Nous sommes moins civilisés sous de certains aspects que les anciens ; et vous le verrez. Assurément civilisation ne veut pas dire annihilation, destruction. Et cependant, que faisons-nous, nous les nations hautement civilisées du

XXe siècle, nous les nations éclairées et avancées de l'époque, que faisons-nous, dis-je ? De jour en jour, d'année en année, sans interruption, sans relâche, à des frais énormes, de toute notre force et avec une énergie fiévreuse, nous construisons et nous perfectionnons des engins de guerre, qui ont pour mission de tuer avec plus d'efficacité et plus de précision nos frères. Voilà ce que fait notre civilisation moderne.

Les anciens en se faisant la guerre se servaient des armes plus ou moins perfectionnées que leur transmettaient leurs pères, et par conséquent ne s'infligeaient que des pertes semblables à celles que faisaient leurs ancêtres ; mais aujourd'hui nous ne sommes nullement satisfaits du vieux mousquet ou du fusil à briquet de nos aïeux — ce sont des reliques bonnes pour nos musées. Il nous faut aujourd'hui des armes à longue portée, au tir rapide et soutenu. Nous construisons des canons de 4, 6, 8, 10, 12 et même de 14 pouces. Il nous faut des engins de guerre qui tuent à longue distance et en très grand nombre. Et dans cette course effrénée que nous nous livrons à qui aura construit le plus rapidement et le plus solidement ses engins de guerre, dans cette lutte fiévreuse dans laquelle nous nous sommes engagés pour atteindre la suprématie militaire, nous oublions et nous perdons de vue que la tâche à laquelle nous nous sommes attelés est la plus horrible que nous puissions entreprendre, à savoir — la construction d'ustensiles de

guerre pour arriver à tuer plus rapidement et en aussi grand nombre que possible, nos frères.

Est-ce là la civilisation tant vantée de notre époque ? Où se trouve cette grande supériorité que nous prétendons avoir sur les Grecs, les Romains, les Egyptiens, les Perses, les hordes d'Attila et de Genghis-Khan, les armes de Frédéric le Grand et de Napoléon Bonaparte ? Est-ce parce que nous tuons en plus grand nombre et plus rapidement qu'eux ?

Le mot "civilisation" veut dire fraternisation universelle, paix universelle. Les arts et les sciences, ces grands bienfaits de la civilisation, comment voulez-vous qu'ils fleurissent en temps de guerre ? La littérature, la peinture, la sculpture, les poursuites intellectuelles de tous genres, comment peuvent-elles accomplir leur mission bienfaitrice, jouer leur grand rôle éducateur, en temps de discorde et de guerre ?

Non, la guerre est une institution indigne de notre époque. Au XXe siécle la guerre est un anachronisme, et à moins que nous nous servions des grandes découvertes et des inventions merveilleuses de notre époque pour propager les idées de paix et de concorde universelles, pour cimenter les liens d'union entre nations, il eût mieux valu que ces découvertes ou ces inventions n'eussent jamais été faites. Si la conquête de l'air et la suppression des distances par la télégraphie sans fil ne servent pas à resserrer les liens fraternels qui de-

vraient unir les hommes, il eût mieux valu qu'un Santos Dumont, un Blériot, un Glenn Curtiss ou un Marconi ne fussent jamais donnés au monde si l'on doit se servir de la télégraphie sans fil purement et simplement comme engin de guerre — afin de faire parvenir très rapidement des renseignements sur la situation de l'ennemi et sur son point de repère, de façon à ce qu'il puisse être pris par surprise et détruit sans pouvoir même se défendre, il eût mieux valu que la grande découverte du pouvoir de transmission des ondes aériennes ne fût jamais faite. Si les monoplans et les biplans doivent être mis en usage en temps de guerre, pour qu'ils puissent planer au-dessus du camp de l'ennemi, et comme des vautours tenant dans leurs serres des engins destructeurs, jeter sur un corps d'armée qui n'y peut rien, des bombes chargées d'explosifs puissants et meurtriers — que maudit soit le jour où l'homme fit la conquête de l'air.

Comme nous l'a bien dit une des autorités les plus compétentes en la matière, le Baron d'Estournelles de Constant, dans un discours qu'il fit l'année dernière à la Nouvelle-Orléans à l'occasion de la fête annuelle du fondateur de l'Université dont fait partie ce Collège — Paul Tulane : "Les peuples ne demandent pas la guerre. Plus d'une guerre n'aurait pas eu lieu si sa déclaration en avait été laissée au peuple. Les peuples ne considèrent pas que les guerres soient une nécessité, quelle que puisse en être la provocation. Les guerres

ne sont pas nécessaires, ce sont les gouvernements qui les font et non les nations. La grande majorité des gens auxquels on fait appel en temps de guerre ne savent même pas pourquoi ils se battent. Ils n'ont qu'une seule idée, et c'est celle qu'on leur inculque — le patriotisme exige que l'on prenne les armes."

N'est-il pas triste de voir s'égorger des hommes qui ne se connaissent même pas et qui n'ont pas le moindre motif pour le faire, si ce n'est que leurs gouvernements respectifs leur ont dit qu'il était de leur devoir de s'armer et de se détruire les uns les autres.

Et que nous démontre l'histoire épouvantable de la guerre ? Que nous révèlent ses pages sanglantes, si ce n'est que les guerres n'ont été faites que pour satisfaire l'ambition personnelle d'un tyran ou d'un autocrate ; qu'elles n'ont été entreprises que pour maintenir au pouvoir un petit groupe d'individus qui se voyant menacés, à la veille d'être renversés, saisissait le prétexte le plus frivole pour diriger les passions politiques qui se déchaînaient contre eux dans une nouvelle direction en leur donnant libre essor sur les champs de bataille. Plusieurs guerres n'ont été faites que pour satisfaire le seul caprice d'un prince ; pour rehausser le prestige militaire d'un conquérant insatiable. Des milliers et des milliers de vies humaines ont été plus d'une fois sacrifiées afin de maintenir sur un trône chancelant un monarque indigne et dégé-

néré. C'est là ce que nous lisons en tournant les pages de ce hideux volume qui a nom "LA GUERRE."

N'est-il pas lamentable lorsqu'on pense que notre civilisation moderne réclame ces affreux carnages au nom du patriotisme et de l'honneur ?

Il est de notre devoir, à nous les enfants du XXe siècle, de mettre une fin à cet état de choses.

Les Etats-Unis, en leur qualité de nation protectrice des grandes doctrines humanitaires, ont joué un rôle prépondérant dans ce qui a été fait depuis vingt-cinq ans pour arriver à établir sur le monde le règne de la Paix. C'est le Czar de Russie, le souverain d'une des puissances les plus autocrates du monde, qui le premier a invité les nations du globe à se réunir à La Haye afin de trouver les moyens voulus pour soumettre leurs différends à un mode de règlement pacifique et en rapport avec l'esprit de ce siècle. C'est Théodore Roosevelt, Président des Etats-Unis, qui a eu l'initiative de réunir en seconde conférence à La Haye les peuples d'Europe et d'Amérique. Son successeur, William Howard Taft, notre Président actuel, a usé aussi de toute son influence pour faire aboutir les projets élaborés par la première et la deuxième conférences de La Haye, projets qui ont été émis et soutenus par les Américains distingués qui ont représenté leur pays à ces deux grands congrès internationaux. N'est-il pas vraiment significatif, n'est-ce pas une prophétie de succès, que ce soit

le souverain le plus absolu de toute l'Europe, Nicolas II, qui ait convoqué le premier congrès de La Haye, et que ce soit le Président d'une des nations les plus libérales et les plus éclairées du Globe, Théodore Roosevelt, qui ait eu l'idée de réunir le second Congrès de La Haye. Il faut donc que l'idée soit bonne, qu'elle soit considérée comme hautement humanitaire pour que les chefs de deux gouvernements aussi différents que ceux des Etats-Unis et de la Russie la préconisent.

Depuis vingt-cinq ans cette grande question de Paix Universelle a été étudiée et discutée par les peuples du Globe, et plus on l'approfondit plus on se rend compte qu'il est surprenant que les nations du monde n'aient pas depuis longtemps adopté et mis à exécution les principes qui doivent à tout jamais les réunir en un élan fraternel et pacifique.

Et vous, mesdames, vous, dont la bonté, la mansuétude et la douceur proverbiales ont à toute époque condamné et flétri ce grand fléau de la Guerre, vous pouvez aider puissamment à sa suppression en enseignant à vos enfants et par eux aux générations futures, que la guerre est une institution indigne de notre époque, une relique du temps des barbares et le moyen auquel ont recours les nations qui se sentent fortes, non pas de leur droit mais de la puissance de leurs armements. Vous devez nous accorder l'appui nécessaire pour établir une Ere de Paix Universelle et de Concorde Internationale.

Oui, je le crois fermement, l'époque n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le suppose, où les nations du globe débarrassées des énormes impôts qu'elles doivent payer pour soutenir et maintenir leurs armées de terre et de mer, ne verront plus se dresser devant elles constamment le spectre redoutable de la guerre. A ce moment elles se livreront aux poursuites commerciales et intellectuelles auxquelles leur haut degré de civilisation leur donne droit, et travailleront de concert pour le bien et l'amélioration de la race humaine. Je vois dans un avenir peut-être plus rapproché que ne le croient les sceptiques de notre époque, les races du globe se soutenant et s'appuyant mutuellement, et soumettant leurs différends lorsqu'ils se présentent à un Tribunal International, de même que les individus règlent leurs litiges en ayant recours aux tribunaux de leur nation. Ce sera l'Age d'Or, le plus Grand Progrès de l'Epoque — le Bienfait des Siècles — LA PAIX UNIVERSELLE.

ANDRÉ LAFARGUE.

ÉVANGÉLINE.

Traduction par A. Bollaert.

C'est Louis Veuillot, je crois, qui disait que les Etats-Unis ne comptent pas parmi les facteurs de la civilisation, parce que, dans l'ordre surnaturel, ils n'ont pas de grands saints, et, dans les beaux-arts et les lettres, de chefs-d'œuvre comparables à ceux de la vieille Europe.

Plusieurs, en France, le croient encore.

L'Evangéline de Longfellow, dont M. Bollaert offre au lecteur français une nouvelle traduction en vers, contribuera à détruire cette légende.

Ce poème est une idylle en même temps qu'une page d'histoire vengeresse.

C'est le récit de la dispersion par un gouverneur anglais, Lawrence, de la nation acadienne, petit peuple de laboureurs et de pasteurs, vivant heureux et paisible sur les riches prairies naturelles qui bordaient, en 1755, l'antique Baie Française, devenue la Baie de Fundy, au Canada.

Leurs pères, premiers colonisateurs de l'Amérique septentrionale, étaient venus s'établir à Port Royal, aujourd'hui Annapolis, à la Nouvelle-Ecosse, avant les Hollandais à New-York, avant les Puritains à Boston, avant les Canadiens à Québec.

Louis XIV, par le traité d'Utrecht, les avait livrés, eux et leur beau pays, à sa " cousine " la reine Anne d'Angleterre.

C'était, nous dit Longfellow, un peuple aux mœurs simples et pures :

"où sont les toits de chaume
"Du paisible village où coulaient autrefois
"Leurs jours — tels des ruisseaux qui coulent
[dans les bois
"Leur onde pure ? — Encor qu'un peu d'ombre
[s'y mette,
"Celle que fait la terre — en tout temps s'y reflète
"L'azur du ciel !" —

L'existence qu'ils menaient rappelait par sa simplicité celle des pasteurs bibliques.

Un jour de septembre, le gouverneur les convoque, au nom du roi, dans l'église de sa paroisse. Les portes sont fermées ; l'église est cernée par les soldats anglais, et du guet-apens où ils sont tombés, ils s'entendent, en pleine paix, déclarer prisonniers de guerre. Leurs biens sont confisqués, leurs villages incendiés sous leurs yeux, et eux-mêmes sont embarqués, les adultes d'abord, les femmes, les enfants, les vieillards et les malades ensuite, sur des vaisseaux-pontons, pour être dispersés aux quatre vents de la mer, en un

"Exil sans fin et sans exemple dans l'histoire."

A Grand Pré, où se déroulent les premières scènes du drame-idylle, vivaient Gabriel Lajeunesse, fils de Bazile le forgeron, et Evangéline, gracieuse et douce jeune fille, l'orgueil de son vil-

lage et l'adoration de Benoît Bellefontaine, son vieux père, le plus considéré et le plus riche cultivateur des environs.

Ces deux enfants s'aimaient tendrement, comme Paul et Virginie, comme Marie et Brizeux, et attendaient, pour s'unir devant Dieu, la fin de la moisson prochaine.

Ils sont brutalement embarqués et jetés, séparés l'un de l'autre, sur des plages lointaines.

Leur vie se consume, désormais, à se chercher à travers les immenses étendues du Nouveau Monde ; et quand Evangéline, devenue sœur de charité, rejoint enfin son fiancé, son bien-aimé Gabriel, c'est sur un lit d'hôpital, agonisant, qu'elle le retrouve. Il la reconnaît, et meurt dans le chaste baiser qu'elle lui donne, comme un suprême viatique.

Cette plaintive histoire " chantée par les pins de la forêt " est une étude touchante de ce que contient de fidélité, d'intrépidité, de douce résignation, de sentiments tendres et profonds, le cœur aimant d'une vierge chrétienne.

La description de la vie champêtre des Acadiens est d'une grande fidélité historique. Le poème est plaintif comme une élégie, majestueux comme une épopée, et toujours les sentiments y sont d'une grande élévation.

Avant Longfellow, de grands poètes avaient chanté la vie des champs, ses jeux, ses amusements, ses chagrins, ses joies, ses peines d'amour.

Mais leurs églogues et leurs bucoliques ne sont, pour ainsi dire, que des incidents de la vie. *Evangéline* est l'étude profonde d'une vie humaine toute entière.

L'auteur ne s'est inspiré ni de *Paul et Virginie* ni de *Herman et Dorothée*, ni d'*Enoch Arden*, ni d'aucun poète bucolique moderne. C'est plutôt chez les anciens qu'il est allé prendre, non pas précisément ses modèles, car *Evangéline* participe à la fois de l'idylle, du drame et de l'épopée, et qu'aucune œuvre de l'antiquité grecque ou latine n'offre un dissemblage pareil, mais le plan, l'affabulation de son poème et l'audace de sa métrique.

De Théocrite il a appris l'art de mettre son luth champêtre à tous les diapasons de la poésie, et à revêtir d'idéal les événements de la vie positive; Virgile, dans sa première églogue, lui a montré, en des vers d'une incomparable beauté, ce que peut avoir d'émouvant un cri de douleur sorti de la poitrine d'un paysan.

Evangéline et la première églogue sont l'une et l'autre le développement d'un même motif.

Virgile chante les douceurs de la vie des champs et gémit sur les horreurs de la guerre civile, les terres enlevées aux paysans, et ceux-ci, nus et sans ressources, jetés en exil. Longfellow raconte le crime de l'Angleterre arrachant à sa patrie tout un peuple paisible et confiant, pour le disperser, après l'avoir dépouillé de tous ses biens

et laissé sans espérance humaine, au milieu des nations étrangères et hostiles.

> "Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
> "Nos patriam fugimus"

dit Mélibée à son vieil ami Tityre : "Il nous faut "abandonner, il nous faut fuir le ciel de notre "patrie, ses doux rivages, pour nous en aller, les "uns chez les Africains brûlés par le soleil, les "autres chez les Scythes, ou en Grèce sur les bords "de l'Oaxe rapide, ou chez les Bretons séparés du "du reste de l'univers."—

"Far asunder on separate coasts the Acadians
[landed"

soupire la muse de Longfellow :

"Bien loin, séparément, au hasard, sous les cieux
"Les bons Acadiens sur des côtes diverses
"Abordèrent sans leurs troupeaux et sans leurs
[herses...

....

"Sans amis, sans foyers, sans espoir, de cité
"A village ils erraient :........................

....

"Ils cherchaient des amis, des foyers, des regards
"Connus jadis ! Beaucoup d'entre eux, l'âme
[brisée,
"Hélas ! ne demandaient à la terre épuisée
"Qu'un tombeau ! plus d'amis pour eux, plus de
[foyer

" A l'horizon jamais ne devaient exister !
" Leur histoire est écrite au fond des cimetières ! "

En maints endroits du poème on voit passer la grande ombre lumineuse du Cygne de Mantoue. Le tableau saisissant du vieux Bellefontaine expirant dans les bras d'Evangéline, aux lueurs de Grand Pré incendié, n'est pas sans rappeler Enée sauvant le vieux Anchise des ruines de Troie en flammes. Ces animaux qui, au retour du soir, se lamentent lugubrement, ces chiens qui hurlent de voir leur maîtres partis, qu'est-ce sinon une réminiscence des " pins, des fontaines et des arbrisseaux " qui redemandent Tityre ?

Sur un sujet moderne, Longfellow a fait des vers antiques. Il s'était nourri des classiques, et il aimait la France dont il connaissait, aussi bien que personne à Paris, et la langue et les auteurs.

La traduction d'*Evangéline* en vers français présente des difficultés parfois insurmontables. Les chefs-d'œuvre littéraires, à vrai dire, ne se traduisent pas. L'on a vu des reproductions à peu près parfaites des statues et des tableaux des grands maîtres, jamais des grands poèmes. Il faut lire en latin Virgile, en anglais Shakespeare, Dante en italien et Gœthe en allemand, pour saisir la forme subtile et se pénétrer de toute la pensée de ces auteurs.

Les vers lapidaires, et ils abondent dans Longfellow, ne se traduisent guère.

Pamphile Lemay, au Canada, s'y est essayé. Il n'a donné qu'une paraphrase élégante d'*Evangéline*. En France, Charles Brunel, Godfroi Kurt et, en dernier lieu Louis Dépret, en ont fait, en prose, de louables traductions, mais c'est de la prose, d'où les formes gracieuses du vers sont forcément absentes. Etant donnée la nature de l'hexamètre anglais, peut-être eussent-ils mieux réussi en de la prose scandée, à la manière de Maeterlinck, laquelle se rapproche beaucoup du vers non rimé.

La traduction de M. Bollaert se recommande surtout par sa fidélité. L'alexandrin français serre de près l'hexamètre anglais. Il a le souffle. On sent qu'il est bien vivant.

Et c'est plus qu'un beau poème que nous offre M. Bollaert, c'est une bonne action qu'il accomplit. Il fait connaître à la France l'existence d'un petit peuple qui, au milieu du XVIIIe siècle, sut périr victime de son amour pour elle.

Les Acadiens que Lawrence et les soldats de la Nouvelle Angleterre dispersèrent, et qui furent :

"Disséminés,— ainsi quand octobre fait rage
"Aquilon furieux exerce son ravage
"Sur feuilles et poussière à la fois et soudain
"Les fait tourbillonner dans l'air, puis au lointain
"Océan à jamais toutes les éparpille !"

les Acadiens, dis-je, ont survécu à l'œuvre de des-

truction de leurs persécuteurs. Ils sont plus de cent cinquante mille aujourd'hui, dans les provinces maritimes du Canada, leur antique patrie, où quelques-uns d'entre eux occupent les premières places dans la magistrature, les professions libérales, et dans les hauts conseils de l'Etat, parlant toujours au foyer leur "douce langue française."

En quelques lieux du monde que l'ouragan les ait semés, en quelque endroit que la persécution les ait conduits pour les y faire périr, ils se sont cramponnés au sol où leurs tronçons ont pris de profondes racines. Par eux et par leurs frères canadiens de la province de Québec, la France vit encore, et non sans gloire, en Amérique. A la Louisiane, où un des leurs, M. Joseph Breaux, préside en ce moment la plus haute Cour de l'Etat, ils sont les derniers remparts de la langue et des traditions de la mère-patrie. Un autre descendant acadien, M. Edouard White (Le Blanc), vient d'être nommé *Juge en chef de la Cour suprême des Etats-Unis*. Au Nouveau Brunswick, à la Nouvelle Ecosse, et à l'île du Prince Edouard, ils rêvent de faire revivre une Nouvelle France canadienne à l'ombre du drapeau britannique.

On n'extermine pas un peuple qui ne veut pas mourir.

Un membre de l'Alliance Française racontait tout récemment que, naviguant sur les côtes de la Bretagne, il engagea conversation avec le capitaine du vaisseau.

— " Mais vous autres Bretons," lui dit-il, " vous parlez français admirablement ! "

— " Je ne suis pas Breton, Monsieur."

— " Dans ce cas rien d'étonnant, puisque vous êtes Français ! "

— " Je ne suis pas Français non plus."

— " Mais, alors, qu'êtes-vous donc ? "

— " Je suis Acadien, Monsieur."

PASCAL POIRIER.

Shediac, Nouveau Brunswick, Canada,
ce 19 mars 1911.

Lettre de Monsieur A. GEORGE, *Président de la Société Nationale des Professeurs Français en Amérique.*

New-York, le 2 avril 1911.

Cher monsieur Bollaert.

Enfin, nous avons donc maintenant, grâce à vous, une excellente traduction en vers français d'*Evangéline !* Ce charmant poème, le premier que Longfellow ait consacré au Nouveau-Monde, n'a rien perdu de la popularité qui accueillit la première édition, en 1847, l'année même où le grand poète américain entrait dans sa quarantième année.

Cette popularité se comprend facilement, car il n'y a rien de plus profondément touchant que ce

véridique récit : une jeune paysanne acadienne est brutalement séparée de son fiancé, quelques jours après la signature du contrat de mariage et le repas des fiançailles ; elle le cherche en vain pendant de longues années, et finit par le trouver mourant, dans un hôpital de Philadelphie, où elle va soigner et consoler les pauvres comme sœur de charité.

Un critique américain a fait remarquer que cette idylle est assez simple en elle-même, et qu'on n'y rencontre pas ces épisodes dramatiques, ces aventures extraordinaires que certains poètes se plaisent à décrire. C'est possible, mais on y trouve la peinture des plus beaux sentiments qui puissent animer un cœur de femme, l'abnégation, le dévouement et la fidélité ; on admire la constance de l'héroïne à chercher son fiancé à des milliers de lieues de leur village natal, Grand-Pré, jusque dans les immenses savanes de la Louisiane, jusque dans un pauvre camp indien de l'Ouest.

Je suis persuadé que vos lecteurs français éprouveront un véritable enthousiasme pour cette noble fille des champs qui représente, avec tant de vérité, le courage et la loyauté de ces paysans de l'Acadie, acceptant délibérément la ruine et l'exil plutôt que de prêter le serment d'allégeance que l'Angleterre voulait leur imposer et de renoncer ainsi à leur piété filiale envers leur mère-patrie, la France.

Votre traduction est donc une œuvre utile, et je vous en félicite, non seulement à cause de son

mérite littéraire — elle rend fort bien la simplicité voulue des vers de Longfellow — mais aussi parce qu'elle rappellera à ceux qui pourraient l'avoir oublié quels chers et impérissables souvenirs la France avait laissés, dès 1713, malgré le traité d'Utrecht, dans les cœurs de ses enfants de l'Acadie.

Votre bien dévoué,

A. GEORGE.

Lettre de Monsieur PAUL HAREL.

Mon cher confrère,

Le grand souffle de Longfellow passe dans la traduction que vous m'avez envoyée. On y retrouve la puissance et l'émotion du poète américain ; on y remarque un tour spécial, mais c'est une grâce de plus.

En lisant vos beaux alexandrins, les hommes du Millénaire se glorifieront de l'origine normande d'Evangéline ; ils verront s'élever, non sans ravissement, la coiffe du pays sur son front volontaire ; ils aimeront beaucoup l'indestructible fidélité de son cœur.

Agréez, cher confrère, tous mes compliments.

PAUL HAREL.

Idylle — Dédiée à l'Athénée Louisianais.

ADIEU FRIMAS ! SALUT PRINTEMPS.

Déjà le gazon court épais sur les flancs des coteaux. L'abeille secoue ses ailes alourdies, et ravivée par les rayons du soleil, elle bourdonne gaîment en butinant son miel dans le calice des fleurs. Un murmure confus s'élève de l'herbe, bruit dans la feuillée, et frissonne dans l'air. Tout reverdit et bourgeonne, tout est plein de sève et de vie.

ADIEU FRIMAS ! SALUT PRINTEMPS.

Roses et lys s'épanouissent sous les rayons du soleil. Le merle siffle sur la branche ; le moqueur fait entendre ses trilles qu'il égrène en fines mélodies. La tourterelle sous la feuille gémit et redit ses peines d'amour. Entouré de ses poules qui gloussent, le coq, battant ses ailes, lance comme un défi, avec le son du clairon, son cocorico perçant.

ADIEU FRIMAS ! SALUT PRINTEMPS.

A l'ombre du grand chêne, le berger regarde d'un air distrait ses brebis qui paissent, tandis que sa pensée vole vers le chaume modeste où file, en chantant, la bergère de ses rêves. Et tandis qu'il est là, immobile comme une statue et rêvant dans

le vide, celle qu'il croit là-bas sous le chaume est près de lui, avançant en tapinois, avec le pas léger de la biche. Soudain, de ses deux mains elle lui couvre les deux yeux, puis s'enfuit, la malicieuse. Lui la poursuit et lui prend un baiser, tandis qu'elle se défend en riant.

ADIEU FRIMAS ! SALUT PRINTEMPS.

Le ruisseau que les glaces emprisonnaient, est libre à cette heure, et le soleil a brisé ses chaînes. Il babille en fuyant dans le gazon, et reflète, dans le miroir de ses eaux, le ciel bleu, les arbres qui s'inclinent, le gazon qui tapisse ses bords tout émaillés de bluets. Un essaim d'enfants s'ébattent dans ses eaux, et ils éveillent les échos d'alentour avec leurs cris de bonheur. Oh ! les folâtres, ils s'aspergent d'eau et les gouttelettes ruissellent comme perles sur leurs visages rayonnants et si frais. Ne les effrayons pas, car le soleil verse sur eux l'or de ses rayons, et le soleil est roi à cette heure.

ADIEU FRIMAS ! SALUT PRINTEMPS.

Tandis que tout reverdit et éclate de sève ; tandis que la nature étale ses richesses à nos yeux, qu'elle nous grise de ses parfums, et qu'elle nous berce et nous fait rêver avec ses mélodies, un voyageur contemple avec tristesse toute cette opulence, toutes ces richesses qui l'entourent. Ses cheveux sont blancs comme neige. Le chagrin et les dé-

ceptions ont sillonné son front de rides profondes, et l'âge a voûté son dos. Une larme brille à sa paupière, et un soupir, triste comme un sanglot, soulève sa poitrine; puis, d'un pas lourd et chancelant, il se dirige vers la forêt où il disparaît en murmurant :

ADIEU PRINTEMPS ! SALUT FRIMAS.

FELIX VOORHIES.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1913-1914.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Orateurs de la Révolution Française

Les manuscrits seront reçus jusqu'au ler mars 1914 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUSSIÈRE ROUEN,

P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.